

La plus belle médaille

Aux jeux olympiques d'Albertville, le tracé de la descente a été modifié pour épargner des ancolies dont certaines espèces sont menacées de disparition. Devant cette initiative, qui eût songé à se récrier ? Ce virage ajouté révèle un autre tournant, phénoménal, inouï : la volonté des hommes de ne plus sacrifier la nature à un hédonisme aveugle.

« Que la montagne est belle ! » chantait-on en chœur. A condition que soient sauvegardées les marmottes et les belettes fauves, préservés les gypaètes barbus, protégés les écureuils acajou et les mouflons aux cornes hélicoïdales. A condition encore que les gentianes bleu violacé et les edelweiss argent, continûment effleurés par la brise, ne soient pas considérés comme de la roupie de sansonnet.

Prenons exemple sur les viticulteurs qui bichonnent leurs vignes aux sarments noueux et aux pampres vrillés et qui, lorsque le cep choit, le relèvent avec un échelas.

Respectons les saisons, qui d'ère en ère se sont succédé, tout entières jalonnées par le frai, la nidification et, aux prémices attendues de l'été, par la transhumance.

Lorsqu'ils se sont élancés des cimes et des faîtes, les scieurs olympiques ont-ils eu une pensée pour la petite ancolie ? Tels des rennes du Canada ou des élands d'Afrique, ils se sont rués tout schuss vers la ligne d'arrivée.

Pareils à des satyres gracieux, les patineurs se sont laissé porter par la magie des glaces, virevoltant sur les carres affûtées de leurs patins, réussissant des triples axels pour égayer d'or leurs tenues amarante, rouille ou écarlates.

Mais la plus belle médaille ne revient-elle pas à la nature ?